

LES AOULIMMIDEN

L'effet moral produit par l'échec de la colonne Bonnier est certainement beaucoup plus grave que la perte, si pénible qu'elle soit, de neuf officiers de mérite et de près d'une centaine de soldats. Il faut pour s'en rendre compte, se bien mettre à l'esprit que les nouvelles circulent dans le désert avec une rapidité extraordinaire. Quand deux Touareg se rencontrent, leur usage constant est de communiquer d'abord ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu dire dans les pays d'où ils viennent. Ils n'ont pas besoin de courrier. Tous ensemble contribuent à la propagation des bruits qui retentissent de Tombouctou à In-Salah et à Agadèz. Par suite, notre défaite est déjà connue et commentée sous toutes leurs tentes ; elle y atténue, si elle n'y efface, l'impression foudroyante produite par l'occupation de Tombouctou ; nous expions déjà notre succès par un châtement du ciel.

On y ajoute que nous n'avons jamais vengé nos morts. Sans rappeler les voyageurs isolés qui ont péri dans la Sahara, assassinés et oubliés, notre attitude après le massacre de la mission Flatters par les gens du Ahaggar est restée le type de l'inertie aux yeux de nos barbares adversaires. Notez bien que le premier devoir d'un homme libre est, pour eux, de faire respecter, coûte que coûte, son honneur et la vie de ses proches. Or, ils ont su par le menu que non seulement nous n'osons pas lancer dans le Ahaggar une de nos colonnes armées et de nos fameux fusils, mais que nous n'avons même pas accepté l'offre des Chaanba, qui nous proposaient d'aller y faire une course à notre place et presque pour rien. Ils n'y pouvaient croire d'abord, et, pendant plusieurs années, ils sont restés sur le qui-vive, tellement inquiet à la moindre nouvelle d'un de nos mouvements qu'ils n'osaient pas se risquer en dehors des gorges les plus sauvages de leur montagne ; mais, à la fin, ils se sont rendus à l'évidence. La grande nation qui a soumis les quatre millions d'Arabes qui nous payent tribut ; et vis-à-vis de nous une sécurité dédaigneuse qui justifie toutes les audaces. Il est certain que notre étrange inaction de 1881 du côté du Ahaggar est pour beaucoup dans la récente attaque des Aoulimmiden.

Cependant, quelque pénible que se fait soit à constater, il n'en faut pas conclure que tous les Touareg sont prêts à marcher ensemble contre nous. De leurs quatre grandes confédérations, Kel-Ouï, Azjer, Hoggar, Aoulimmiden, la première qui tient une grande partie de la route de Ghât au Soudan, et dont le marché principal est Agadèz, n'a jamais eu de rapports avec nous, et nous ignore presque ; la seconde est en relations pacifiques avec notre gouvernement

depuis 1863, et la mission d'Attanoux est à cette heure sur son territoire en parfaite sécurité ; la troisième, enfin, est en guerre perpétuelle avec les Aoulimmiden, ou du moins celle de ses tribus qui les avoisine, les Taïtoq, ne cessent pas de les harceler ou de craindre d'eux des représailles. Dans la pratique, en tant que maîtres de Tombouctou, nous n'aurons affaire qu'aux Aoulimmiden.

Les questions qui se posent d'abord sont donc celles-ci : Que sont les Aoulimmiden ? Quel est leur nombre ? Comment et dans quelle mesure peuvent-ils nous être redoutables ?

Le nom d'Aoulimmiden sert à la fois à désigner un groupe de tribus nobles et un ensemble considérable d'autres tribus plus ou moins soumises à leur autorité. Ces nobles, dont les titres sont à la pointe de leurs lances, descendent en ligne directe des Lamta et des Lemtouna qui, au onzième siècle de notre ère, sont sortis de leurs déserts du Sahara occidental pour conquérir à la fois le pays des noirs jusqu'au Sénégal et le Maroc jusqu'au détroit de Gibraltar, ont livré bataille, en Espagne, à Alphonse VI et l'ont vaincu à Zellaka, près de Badajoz. C'est contre eux qu'a combattu le Cid. On les connaissait alors sous le nom d'Almoravides. Ils n'en savent plus rien, d'ailleurs, et se contentent, soit d'administrer leur vassaux, qui leur payent de sérieuses redevances, soit de pressurer les timides sédentaires de Tombouctou, qui louent Dieu quand ils voient leurs silhouettes noires disparaître à l'horizon. Nous lisons dans les dépêches qu'ils paradedent en ce moment devant la ville par petits groupes, et ce doit être un spectacle intéressant que de les voir sur leurs chevaux harnachés à la mode du Soudan ou sur leurs chameaux de course, parés de longues lanières de cuir, eux-mêmes empanachés de flocons de soie bleue qui couvrent à demi leurs hauts bonnets rouges, masqués de noir, serrés dans leurs robes noires par des baudriers blancs ou rouges, agitant leurs grands boucliers blancs de leurs mains gauches, et tenant haut leurs lances de fer ; mais ce n'est là qu'une bravade. Ils n'oseraient pas plus cette fois que les autres s'engager dans des ruelles d'où ils ne sauraient pas comment sortir. Les maisons leur font peur.

En fait, leur domination s'étend le long de la rive gauche du Niger et exceptionnellement sur la rive droite depuis Say jusqu'à Tombouctou, puis, à partir de cette base, dans le désert jusqu'au premier tiers de la route entre Tombouctou et In-Salah ; mais il s'en faut que leur autorité soit reconnue de bonne grâce et sans ressentiment dans tout ce territoire. Leur suprématie est plutôt nominale que réelle sur deux grandes tribus qu'ils battues autrefois et qui résistent encore à les reconnaître pour leurs seigneurs. Il est bon d'en apprendre déjà les noms : elles s'appellent les Tademekket et les Iguelad.

Les Tademekket, refoulés par eux, occupent justement les rives du Niger. Ils sont nombreux, puissants, et ne sauraient oublier que, il y a peu de temps encore, ils étaient parfaitement libres dans le désert au nord de Tombouctou. Les Iguelad, un peu plus déprimés

ont pris l'attitude des tribus maraboutiques, et affectent de négliger le métier des armes ; mais il est probable qu'à la première occasion ils revendiqueraient leur autonomie.

Viennent ensuite les tribus réellement vassales qui comptent peut-être plus d'hommes que les nobles. Il arrive souvent que des vassaux accompagnent leurs seigneurs à la guerre, et nous en avons eu récemment un exemple dans l'expédition entreprise en 1887 par les Taïtoq contre les Chaanba, à la fin de laquelle ont été pris les jeunes gens que j'ai connu au fort Bab-Azzoun. Des vassaux y avaient pris part pêle-mêle avec des nobles, et même la troupe entière était commandée par un vassal. Cependant un bon nombre de tribus vassales chez les Aoulimmiden n'ont pas le droit de porter la lance et ne possèdent que des animaux de bât. Celles-là leur seraient peu utiles en cas de guerre.. D'autres, sans être aussi dégradées, s'occupent exclusivement de l'élevage du mouton et de divers négoce que les nobles méprisent : il serait malaisé de leur imposer de grands sacrifices patriotiques, si même elles ont la notion de patrie. Enfin, l'âme d'un vassal reste toujours une âme de vassal, et c'est pour leur *imr'ad* que la fable du nègre dans le recueil de Logman, semble avoir été faite : un jour, un nègre se frottait le corps avec de la neige. Un sage qui passait par là lui cria : « Eh ! mon ami, tu noirciras peut-être la neige, mais tu ne te blanchiras jamais. » Les vassaux les meilleurs sont bons pour les coups de mains et pour le pillage ; mais ils n'ont pas assez de résistance morale pour se battre longtemps sans bénéfice, et pour l'honneur.

Troisièmement il faut faire un groupe à part des tribus maraboutiques, ou religieuses, que les Touareg appellent simplement « les musulmans » (*ineslimen*). Celles-là qui comptent pour un bon tiers dans la confédération des Aoulimmiden, sont comme retirés du mode barbare qui les entoure. Elles prient et ne se battent pas, elles se livrent au commerce et détestent la guerre. Elles passent leur temps à rétablir la paix entre les nobles, à conduire des caravanes, à nouer des relations avec l'étranger. Elles sont dans une situation intermédiaire entre la liberté pleine et le vasselage, et les nobles ne leur accordent qu'une considération médiocre ; mais elles se relèvent par leur connaissance du monde extérieur, la puissance mystérieuse de leurs talismans, et leur habileté diplomatique qui nous rappelle celle des gens d'Eglise au moyen âge. Nous en avons un spécimen dans les Ifoghas de la confédération des Azjer, auxquels appartenait le cheick Othman, ami de Duveyrier, et propagateur convaincu de l'influence française dans le Sahara oriental. Encore aujourd'hui ces mêmes Ifoghas se rapprochent de nous, favorisent hautement la mission d'Attanoux, et font de sérieux efforts pour nous réconcilier avec le fameux Ahitaghel, chef de la confédération des Hoggar. Il ne serait pas surprenant que déjà, chez les Aoulimmiden, quelque-une de ces tribus maraboutiques, considérant que la conquête de Tombouctou, et, dans un avenir prochain, l'occupation d'In-Salah, nous rendront maître du commerce dans le Sahara occidental, aient fait très

discrètement des ouvertures à nos officiers. Le point important pour le présent est que, à part de très rares exceptions, elles ne fournissent pas de contingents aux tribus nobles ; elles peuvent ne pas nous être amies, mais elles prendraient difficilement contre nous des armes dont elles ne savent plus se servir.

Il s'ensuit que, pour peu que le commandant supérieur de Tombouctou sache manier avec adresse les éléments si divers de cette société féodale et religieuse, nos ennemis décidés dans la confédération des Aoulimmiden se réduiront aux Aoulimmiden proprement dits et à un petit nombre de leurs vassaux. La valeur en est connue et nous sommes édifiés par leur manière de combattre. Malheureusement, il n'en est pas de même de leur nombre. Nous n'avons sur ce point que des conjectures et encore sont-elles étrangement contradictoires.

Barth, qui a énuméré toutes leurs tribus avec le plus grand soin, ne les a pas dénombrées. Il semble cependant qu'il est été bien en mesure de le faire car il est resté longtemps au milieu d'eux, et son protecteur et ami, le cheick El Bakkay, les connaissait à merveille. La seule chose qu'on puisse affirmer *a priori* en parcourant ses listes est que ces groupes de guerriers, de vassaux et de religieux sont inégaux ; on peut estimer l'un à quatre cents tentes, l'autre à trente ou vingt tout au plus. Nous en avons trop d'exemples dans les autres confédérations, qui nous sont mieux connues.

Un interprète algérien, M. Deporter, dans un livre intitulé : *l'Extrême Sud de l'Algérie*, n'a pas gardé la prudente réserve de Barth. En s'appuyant sur des renseignements nouveaux peut-être, mais dont la valeur n'est pas justifiée, il nous donne des listes qui diffèrent de celles de Barth d'une manière très surprenante, et y ajoute des chiffres dont la précision nous étonne encore davantage. Il y aurait, suivant lui, dans la confédération des Aoulimmiden tout juste douze tribus nobles et douze tribus vassales appareillées deux à deux. Les nobles compteraient 3 060 tentes, et les vassaux 1 860. En supposant que chaque tente de noble puisse fournir deux hommes armés, et chaque tente de vassal au moins un (sans doute ici nous exagérons), le chiffre total d'une levée en masse des Aoulimmiden serait de huit mille lances environ. C'est déjà beaucoup, mais un autre auteur s'est élevé vigoureusement contre ce calcul de M. Deporter, sans s'appuyer d'ailleurs sur de meilleures raisons, et est arrivé à des conclusions vraiment effrayantes.

M. Sabatier, qui a publié en 1891 un ouvrage assurément intéressant sur *le Sahara, le Touât et le Soudan*, estime à bon droit qu'il faut s'en tenir à la nomenclature de Barth ; mais il estime hardiment à 312 tentes en moyenne chacune des 29 tribus nobles mentionnées par l'illustre voyageur, à 440 tentes chacune des 16 tribus Tademekket, à 440 chacune des 50

tribus Iguelad, à 150 tentes chacune des 48 tribus vassales. Il ajoute même 10 tribus religieuses auxquelles il attribue 440 tentes par tribu, et il arrive ainsi à la somme monstrueuse de 50 000 tentes ou à peu près, d'où peuvent sortir 100 000 hommes bons pour la guerre, et qui représentent, la polygamie aidant, une population de 500 000 âmes.

Nous ne suivrons pas M. Sabatier plus loin : il nous suffit d'avoir indiqué là ce que nous appellerons poliment les divergences de nos spécialistes sahariens ; mais, si nous cherchons à notre tour à nous faire une idée qui nous contente, nous observerons une fois de plus que le Sahara, quelque florissant qu'on l'imagine dans le voisinage du Niger, est toujours presque en entier la région la plus pauvre du monde, dans laquelle des ravins desséchés donnent tout juste à vivre à quelques troupeaux, tandis que les larges plateaux de pierre qui les séparent sont l'image même de la mort. Par suite, les chiffres de M. Deporter, quels qu'ils soient nous paraîtraient être encore les plus proches de la vérité ; encore faut-il répéter qu'il est bien peu probable que tous les nobles Aoulimmiden et tous leurs vassaux viennent donner contre nous ensemble pour diverses raisons sociales et politiques, et surtout parce que ce même Sahara est incapable de fournir assez d'eau ou de fourrage à 8 000 hommes ensemble. Ce serait l'armée de Cambyse ou de Xerxès ; or, il n'y a ni Cambyse, ni Xerxès chez les Touaregs.

E. M.

(*Journal des Débats*, mardi matin 28 février 1894).